

L'architecte, M. Chenavard, a bien voulu communiquer à la *Revue du Lyonnais* une belle planche qui permettra à ceux qui n'ont pu la voir, de juger et d'apprécier la nouvelle création d'un survivant de la Grèce antique. L'art en fait toute la richesse (1).

Malheureusement une gravure d'architecture n'a pas des rayons de soleil à verser dans les veines du marbre pour en vivifier la transparence, pour l'animer comme le sang anime la chair sous laquelle il circule ; mais elle aide à comprendre la pureté des lignes, la délicate harmonie des profils, dont M. Chenavard pousse la science et l'amour à des limites extrêmes.

Dans les œuvres de proportions modestes, notamment dans les tombeaux qu'il a parsemés sous les tristes ombrages de Loyasse, souvent il s'élève aux qualités des œuvres magistrales qu'on revoit et qu'on étudie sans jamais se lasser. S'il en est quelques-unes qui heurtent le sentiment chrétien de la civilisation moderne par leurs formes ou du moins par leurs symboles trop exclusivement antiques, la perfection de l'art excuse la prédilection de l'artiste, prédilection qu'il a su associer parfois aux pensées poétiques et touchantes de la foi catholique.

Quelques-unes de ces compositions affectent une aisance, une simplicité naïves qui trahissent les soins patients que le génie a pris afin d'atteindre à tant de perfection, et de parvenir à peindre avec un bloc de marbre taillé, comme d'autres peignent avec une palette. Aux ardentes clartés du soleil qui éclairait l'inauguration du tombeau de Bonnefond, et lorsqu'elles sont habilement ménagées par les éclaircies du feuillage d'un saule-pleureur ou d'un cyprès, cette peinture en pierre se colore soudain, et ses effets, d'une sobriété grandiose, exercent sur les imaginations un empire et un charme irrésistibles.

Vous voyez le cippe funéraire de Bonnefond ; il est simple, classique ; trop même, et un peu large dans le bas, si l'on considère la légèreté du trépied qui le couronne, et dont la signification exacte, le rôle précis pourront paraître ici assez incertains. Entre les jambes de ce trépied, deux fortes branches de laurier s'enlacent, se froissent, se tordent avec une nerveuse souplesse, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à s'échapper de l'étroite cloison qui comprime la vigueur de leur sève, et à monter au-dessus de la coupe, où elles se groupent avec une fierté coquette et pleine d'élégance.

Au centre des volutes feuillagées qui ceignent la tête du dé, au-dessous de la corniche, apparaissent les signes du chrétien. Sur les faces invisibles,

(1) Elle est élevée dans une contre-allée, l'avant-dernière de celles qui longent le mur d'enceinte, à droite en entrant. Saint-Jean repose du côté opposé, presque en face ; c'est-à-dire dans l'allée qui longe le mur d'enceinte, à gauche en entrant.